

Le caractère propre du génie, c'est l'originalité. Ce caractère est celui de la musique de M. Rossini. Mais c'est au goût à en régler ensuite l'emploi. Si nous nous sommes montrés quelquefois sévères pour ce compositeur, c'est parce que nous avons reconnu que le goût ne présidait pas souvent à son travail; que le dramatique était presque toujours sacrifié au désir de produire *de l'effet*; que sa musique s'adressait plutôt à l'imagination qu'à l'âme; que ses idées étaient souvent jetées dans le même moule; qu'il faisait un emploi trop fréquent des mêmes effets d'harmonie; enfin, que la variété était exclue de ses compositions qui ont entre elles un air de famille qui prouverait stérilité d'imagination, si quarante ouvrages, dans lesquels de nombreuses beautés sont disséminées, ne prouvaient le contraire.

Si nous admettons une fois que l'originalité est le caractère distinctif du génie, nous aurons fait le procès de *Guillaume Tell*, car la partition de cet ouvrage pêche par un défaut, c'est surtout par le manque d'originalité. On a tant répété à M. Rossini que sa musique n'était point *dramatique*, que l'emploi trop fréquent des roulades et des fioritures détruisait toute illusion, que le charme de la musique italienne ne suffisait pas aux exigences de l'opéra français, qu'il a bien fallu satisfaire notre goût. Jusque-là, rien de mieux. Malheureusement, il ne suffit pas toujours, même à l'homme de génie, de vouloir fermement une chose pour l'accomplir. M. Rossini a donc essayé de faire de la musique française; il a supprimé quelquefois les roulades, il a cherché le dramatique et l'a quasi rencontré; il a voulu, enfin, identifier sa musique avec la poésie de M. Bis; il y a réussi. Sa musique est souvent belle; la mélodie en est assez suave; les effets d'harmonie sont parfois neufs, et en général bien disposés. Mais, comme nous l'avons dit plus haut, tout cela manque d'originalité, et, s'il faut dire notre pensée toute entière, nous aimons mieux les accompagnemens bruyans, les motifs de contredanse, les crescendo entraînants de *Moïse* [*Moïse et Pharaon*], du *Siège de Corinthe* et des autres ouvrages du *maestro*, que ces flots de mélodie travaillée qui parlent peu à l'imagination, et qui, en définitive, nous laissent froids comme la lecture des poèmes de Delille, ou les discours académiques d'un immortel en herbe.

Maintenant que nous avons dit notre pensée tout entière, on ne nous accusera pas sans doute d'opposition systématique contre le susdit compositeur. Comme tout le monde, nous admirons son talent; comme tout le monde, nous l'applaudirons lorsqu'il l'appliquera aux œuvres littéraires de ses compatriotes. Mais il doit renoncer à écrire pour la scène française, car nous ne croyons pas que le public s'accommode de longtemps des défauts de son ancien genre, encore moins de l'absence des qualités qui dépare son nouveau monde.

Il y a cependant des beautés dans *Guillaume Tell*. Nous renonçons à les énumérer aujourd'hui. Nous renonçons aussi à détailler les parties ennuyeuses, défectueuses, ou fausses, dramatiquement parlant, de la partition: la tâche serait trop longue, et d'ailleurs une seule audition ne suffit pas pour donner une idée, même superficielle, d'une semblable composition. Nous ajournons aux représentations suivantes. En attendant,

nous citerons le second acte entier, comme renfermant les choses les plus remarquables et surtout un final habilement disposé par *les poètes* et dont le musicien a tiré grand parti. Dans cet acte, nous citerons encore le duo entre Mectal [Melchtal] fils et Guillaume Tell, le serment des trois Suisses, la chasse, etc., etc.

Au premier acte, il y a un chœur dont le motif est sans doute originaire de la Suisse et qui est d'un effet magique. Il y a encore un autre duo d'une grande expression entre Guillaume et Mectal [Melchtal] fils; plusieurs morceaux d'ensemble et enfin l'ouverture, morceau capital, exécutée avec une précision dont rien ne peut donner une idée, par l'orchestre, et qui renferme un orage du plus bel effet, et une *stretta* qui rappelle la plus belle partie du *Siège de Corinthe*. Mais pour que la représentation de *Guillaume Tell* soit supportable, il faut couper, abréger, car tel qu'il est, l'ouvrage dure cinq heures. Le premier acte seul finit à neuf heures. C'est aussi trop compter sur notre admiration.

Quant au poème, voici l'impression qu'il a faite sur nous. Intérêt nul, style boursoufflé et plat tour-à-tour vide de pensées, et dans lequel les auteurs ont entassé sans goût, sans mesure, tous les lieux communs qu'on débite depuis trente ou quarante ans sur la liberté. Voilà la part de M. Bis, car nous avons trop bonne opinion du talent de M. de Jouy pour supposer qu'il ait coopéré à l'enfantement d'une aussi pauvre pièce. *La Vestale* et *Fernand Cortez* déposeraient d'ailleurs contre l'aveu de l'académicien.

Les acteurs ont contribué au succès de cet opéra nouveau, à savoir Nourrit, qui a chanté délicieusement; Lvasseur dont le propre n'est pas de s'échauffer, Mme Damoreau [Cinti-Damoreau], toujours agréable, et Mme Mori soigneuse du moindre rôle. Quant au couple Dabadie, il a souvent empêché la pièce de plaire davantage. Le mari ne chante plus, il chevrotte, et il joue, il joue tellement à contresens qu'il est permis de demander s'il se comprend lui-même. La femme, après avoir beaucoup crié, a beaucoup faussé, puis elle a refaussé, pour crier encore. Bonel, Massol, Alexis et Ferdinand Prévost [Prévôt] se tirent complaisamment de leurs rôles peu importants, mais qui n'en ont que plus besoin de leur intelligence. Prévost [Prévôt] ne dit plus le récitatif, il aboie les syllabes de telle sorte que le tyran Gesler ressemble absolument à un dogue en colère, et que le spectateur n'entend pas un mot des parties du poème confiées à ce chanteur. Si, cette fois, c'est un avantage, ailleurs ce doit être un inconvénient.

Les costumes sont faits avec une grande prétention, ce qui n'en empêche pas le plus grand nombre d'être aussi faux que ridicules. Les hommes bardés de rouge rappellent ce que les peintres appellent *l'écorché*, et n'ont, par conséquent, rien d'agréable à la vue. Le vêtement de Dabadie est absurde. Nous dirons pourquoi. M. Duponchel, chargé de ce soin, n'y entend pas grand'chose. Il ne s'agit pourtant que de consulter les portefeuilles de la Bibliothèque royale, et de regarder quelques tableaux, ce qui ne demande ni esprit, ni invention. Mais c'est précisément à inventer que M. Duponchel veut appliquer ses soins, et est, en cela, le plus malheureux du monde. Grâce! // 3 //

Albert et Mlle Noblet ont supérieurement dansé, et la preuve en a été dans le chagrin qu'en ont ressent quelques opposans, dont les efforts seront inutiles. Le talent sera toujours le talent, et le public l'aimera toujours. Paul, sa sœur, Mlle Taglioni, qui a produit un grand effet, Lefebvre, Mmes Legallois, Dupuis, Buron, Alexis, Perceval et Élie ont parfaitement répondu à l'attente des auteurs. Terpsichore a vaincu.

COURRIER DES THÉÂTRES, 5 août 1829, pp.2-3.

Journal Title:	COURRIER DES THÉÂTRES
Journal Subtitle:	LITTÉRATURE, BEAUX-ARTS, SCIENCES, HISTOIRE, INDUSTRIE, MŒURS, LIBRAIRIE, VARIÉTÉS, NOUVELLES, MODES.
Day of Week:	Wednesday
Calendar Date:	5 AOUT 1829
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	N°3896
Year:	12 ^e ANNÉE
Series:	None
Pagination:	2-3
Issue:	Mercredi, 5 août 1829.
Title of Article:	ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE
Subtitle of Article:	Guillaume Tell, opéra en quatre actes, de MM. Réjoux [Jouy] et Bis; musique de M. Rossini. – Les acteurs. – Les costumes. – M. Duponchel.
Signature:	None
Pseudonym:	None
Author:	None
Layout:	Internal text
Cross-reference:	None